

LUCIE GEFFROY

Un soir de décembre 1934, dans un café parisien, André Breton et Roger Caillois admirent les convulsions régulières de deux pois sauteurs du Mexique posés sur une table devant eux. Entre le chef de file du surréalisme et le jeune écrivain prometteur, l'observation de ce drôle de spectacle vire rapidement à la dispute. Quelle force vitale peut bien faire virevolter les deux légumineuses? Caillois, se saisissant d'un couteau, s'apprête à ouvrir les pois en deux. Mais Breton le force à interrompre son geste, craignant que le mystère ne se révèle: ce sont les spasmes de la larve de papillon enfermée dans chaque pois qui en provoquent les sautilllements. Restée célèbre, la querelle qui s'ensuivit scella la rupture de Roger Caillois avec le surréa-

lisme. Mettre à jour la larve à l'intérieur du pois ne gâcherait guère la magie, plaida le futur sociologue dans une lettre envoyée dès le lendemain à Breton, «c'est là un merveilleux qui ne craint pas la connaissance, qui au contraire s'en nourrit».

La science empêche-t-elle ou amplifie-t-elle la poésie? Cette question que soulève l'anecdote des pois sauteurs est au cœur de la démarche de Hugh Raffles, voix singulière de l'anthropologie américaine. «Longtemps je me suis reconnu dans l'opinion d'André Breton, pensant qu'il est bon de laisser une place au mystère de l'imagination», confie-t-il en ce doux après-midi de printemps, de passage à Paris pour la sortie de son nouveau livre, *Insectopédie* (Wildproject, 440 p., 24 €), qui vient d'être traduit en français. Méconnu dans l'Hexagone, Raffles jouit d'une popularité importante outre-Atlantique: il appartient à

cette catégorie d'intellectuels «publics» qui signent des articles dans la presse américaine de qualité tout en étant reconnus dans le champ universitaire. Fuyant l'Angleterre thatcherienne, Raffles a quitté Londres – où il est né – pour New York au milieu des années 1980. Après avoir enchaîné toutes sortes de métiers – ambulancier, commis de cuisine, DJ –, il choisit de se former en «foresterie» et environnement (*forestry and environmental studies*) à Yale, comme on entrerait en cure de désintoxication. Cela fait maintenant plus de dix ans qu'il enseigne l'anthropologie à la très réputée New School for Social Research, à New York.

En 2003, il signe un premier livre remarqué, *In Amazonia. A Natural History* (Princeton University Press, non traduit), après avoir séjourné pendant quinze mois dans une communauté établie sur un

«A la manière de Georges Perec ou de Roland Barthes, il transforme l'ordre alphabétique en une contrainte productive»

Vincent Debaene, professeur de littérature à l'université Columbia



Plainpicture/Millennium/Julian Ward

rivage du fleuve Amazone. Il y décrit un territoire non pas essentiellement sauvage et vierge, mais modelé au contraire depuis des siècles par des interactions entre les humains, le règne végétal et le règne animal. Parce qu'il s'inscrit dans la durée, cet ouvrage, qui lui a d'ailleurs valu plusieurs prix prestigieux, a marqué un tournant dans l'histoire de l'anthropologie amazonienne, tout en s'inscrivant dans la tradition structuraliste introduite par Claude Lévi-Strauss et prolongée par Philippe Descola. D'emblée, il révèle chez Raffles «une capacité à intéresser les lecteurs à sa discipline en soulevant des grandes questions que tout le monde peut se poser: le temps long de l'inscription de l'espèce humaine dans l'environnement, tout autant que ce à quoi ressemble le monde d'un moustique», estime Vincent Debaene, professeur de littérature à l'université Columbia et spécialiste de l'histoire de l'anthropologie.

Sauterelles, scarabées, poux, cigales, coccinelles, libellules, mouches, abeilles, lucioles, grillons... Une foule de lilliputiens grouillent à la surface de la folle odyssée qu'est *Insectopédie*, acclamée par la critique à sa sortie en anglais en 2010. Sorte d'encyclopédie sur le règne des insectes, le livre est composé de vingt-six chapitres classés par ordre alphabétique. On y apprend par exemple pourquoi les abeilles, contrairement à leur réputation de besogneuses,

passent 40 % de leur temps à ne rien faire de spécial ou juste à se câliner, ou comment la guêpe, dans son combat contre la chenille, paralyse sa victime sans la tuer. Mais au fil des pages, l'auteur en dit autant sur les humains que sur ces minuscules créatures. Car ce qui l'intéresse, «ce sont les situations dans lesquelles les hommes découvrent, dans leur fréquentation des insectes, ce que cela signifie d'être un humain».

#### Sur la ligne de crête entre art et science

Le chapitre dédié aux «garçons aux insectes» est emblématique de cette démarche. Dès qu'ils ont l'âge de gambader, les Japonais sont encouragés à pratiquer la chasse aux lucanes cerfs-volants et aux scarabées-rhinocéros, à les collectionner et à les élever. La pratique est même inscrite, l'été, aux programmes des écoles primaires. Désignée par le terme de *konchushonen*, elle est, selon Raffles, révélatrice de la «sensibilité exacerbée des Japonais pour leur entourage non humain». «Où, ailleurs qu'au Japon, estime-t-on autant les lucioles, les libellules et les scarabées?», s'enthousiasme-t-il. Une pratique qui confine, selon lui, à l'art de vivre, car elle exige de se laisser aller à la contemplation et de développer une connaissance aiguë de la manière dont vivent ces créatures.

Rares sont les anthropologues qui se sont intéressés aux insectes. «Parce qu'il nous sort de la focalisation

sur les mammifères», ce choix audacieux explique, en soi, pourquoi Hugh Raffles apporte, avec *Insectopédie*, une nouvelle pierre aux *animal studies*, estime Frédéric Keck, anthropologue au Musée du quai Branly. Mais pourquoi les insectes? Pour satisfaire un goût prononcé du défi, répond Raffles, car «ce sont les créatures probablement les plus éloignées de nous». Défi, aussi, parce qu'un livre qui dit tout sur les insectes est impossible à écrire: des dizaines d'encyclopédies ne suffiraient pas à épuiser le sujet. A défaut, Raffles a accouché d'un ovni – qu'il a mis sept ans à écrire. Le choix formel de l'abécédaire est un leurre, une manière pour Raffles de renoncer à l'exhaustivité. «A la manière de Georges Perec ou de Roland Barthes, il transforme l'ordre alphabétique en une contrainte productive», commente Vincent Debaene. A l'intérieur du cadre, il fait exploser les frontières disciplinaires et stylistiques: *Insectopédie* chemine sans arrêt à la croisée de l'écologie, de la philosophie, de l'histoire naturelle, de l'éthologie et de l'anthropologie, dans une ambition littéraire, voire poétique, clairement affichée. Une écriture typique des sciences sociales nord-américaines, qui renvoie également au Lévi-Strauss de *Tristes tropiques*.

A l'instar de l'ethnographe français, Raffles s'autorise ainsi à écrire à la première personne du singulier et coud le fil de son histoire personnelle à la trame

scientifique du livre, évoquant explicitement ses voyages, ses obsessions, ses amitiés, son enfance, son épouse et, indirectement, sa judéité ou son rapport contrarié à la carrière académique. Il n'enseigne pas, il raconte. «Il a mis au point un système d'écriture qui détourne les outils de l'anthropologie pour faire un récit dans lequel la nature est le personnage premier, selon le principe du nature writing inauguré par l'Américain Henry David Thoreau», détaille son éditeur, Baptiste Lanaspèze. A la fois érudite et lettrée, l'écriture de Raffles procède en toute liberté sur une ligne de crête entre l'art et la science.

«Son travail s'inscrit dans cette tradition d'une écriture anthropologique libérée par les questionnements épistémologiques, suggère Vincent Debaene. S'il est vrai qu'il trouve des inspirations chez les auteurs français, c'est finalement moins du côté de la tradition anthropologique que de la tradition essayiste, proche des sciences humaines.» Dans ses derniers travaux sur l'«ethnographie des pierres» – sujet qui fera l'objet d'un prochain livre –, l'anthropologue évoque par exemple Jean-Christophe Bailly ou Roger Caillois. Dans la lignée de celui qui voulait fendre les pois sauteurs du Mexique, Raffles se plaît à disséquer devant nous ses sujets pour mieux en révéler l'entière étrangeté. Convaincu que se cachent dans le savoir un surcroît d'émerveillement et une magie infinie. ♦